

## L'Essence des Ténèbres

### 2

Rien n'avait prédestiné Elliott Cooper à sa carrière d'agent. Son enfance s'était paisiblement écoulée dans une petite ferme aux environs de Shelton, dans le nord de l'Oregon.

Petit, il passait la majeure partie de son temps dans les collines avec son père, qui tenait l'exploitation forestière familiale. L'apprentissage du rude métier de bûcheron ne le passionnait pas vraiment, mais il aimait passer ses journées dans les bois, à courir après les papillons et sentir le parfum des fleurs. Cela lui procurait un sentiment de liberté qui exaltait son jeune être au plus haut point. Tout était possible dans les bois : les rencontres avec les insectes étranges qui y grouillaient, les chiens errants qui lui couraient après ou venaient jouer avec lui, les oiseaux qui chantaient leurs mélodies sans se soucier de la cacophonie générale que donnait l'ensemble de leurs improvisations, les odeurs puissantes d'humus, les baies qu'il cueillait pour les manger aussitôt, à toute heure... La vie n'était-elle qu'une suite ininterrompue de découvertes merveilleuses et de sensations enivrantes ? Alors au printemps de sa vie, le petit Elliott avait eu la chance d'expérimenter quantité d'aventures extraordinaires. Mais quand vint le temps de remplir ses cahiers et de rester enfermé des

heures durant dans les salles de classe de l'école de Mountain View, les choses furent différentes. Eliott était un enfant intelligent, mais distrait. Il ne tenait pas en place plus de deux minutes. Cette énergie débordante qui l'animait compliqua la tâche de ses parents pour l'éduquer. Aussi, quand il atteignit l'âge de quatorze ans, son père, voyant qu'il ne parviendrait pas à le motiver pour travailler avec lui sur l'exploitation, décida de l'envoyer dans un pensionnat à Portland.

À chacune de ses missions sur le terrain, il retrouvait un peu de la liberté de son enfance, du moins celle qu'il avait connue avant le pensionnat.

L'agent Eliott Cooper travaillait seul, le plus souvent. Ses supérieurs lui laissaient le choix des moyens dont il souhaitait disposer pour mener ses enquêtes. Il était libre d'adopter les méthodes d'investigation qui lui semblaient les plus appropriées. Bien sûr, il avait dû faire ses preuves pour en arriver là. Comme tous les agents spéciaux, il était passé par des phases d'instruction extrêmement éprouvantes, psychologiquement comme physiquement. Il gardait encore le douloureux souvenir d'un stage de survie en Afghanistan qu'il avait failli ne pas terminer.

Cooper était dans sa trente-huitième année. Il était en parfaite condition physique. Il partait courir tous les matins au saut du lit, et terminait ses journées par une séance de yoga. Il ne fumait pas, ne buvait pas autre chose que de l'eau minérale, ou du café, et se nourrissait exclusivement d'aliments biologiques. Il vivait seul. Enfin presque seul, puisqu'un chat du nom de Clarence cohabitait avec lui dans un loft situé dans St. Johns, le quartier populaire de Portland. Il avait trouvé Clarence un soir de pluie, dans la ruelle devant sa porte d'entrée. Le chaton, affamé et presque mort de froid, poussait de petits couinements suraigus. Malgré son odeur de vieille serpillère, il l'avait recueilli, puis adopté. Lorsqu'il s'absentait pour une mission, le chat disposait d'un distributeur automatique de croquettes – au saumon, ses préférées – qu'il lui avait fabriqué artisanalement. Pour ses besoins en eau, le chat n'avait qu'à se faufiler le long de la poutre qui traversait le loft jusqu'à une petite ouverture à clapet qui donnait sur le toit. Là,

Cooper avait bricolé un récupérateur de pluie qui permettait à Clarence d'avoir de l'eau en continu.

\*

*2 octobre.*

Il fut réveillé par les premières lueurs du jour. Une aube des plus incertaines se levait. La tempête de la nuit paraissait comme suspendue. Une chape de nuages pesait encore sur les bois. Son sommeil n'avait duré que quatre heures, tout au plus. L'avantage de ces 4x4 était que l'on pouvait y dormir relativement bien, malgré tout. Il se prépara un café et entreprit de planifier son premier itinéraire.

Le nord de la Pennsylvanie n'était qu'une immense forêt.

La présence de l'homme y était presque étrangère, improbable, confrontée à la nature dans ce qu'elle avait de plus brut, de plus primaire.

Aucune habitation n'apparaissait sur le plan. Le secteur dont Cooper avait la charge comptait quatre-vingt-cinq kilomètres de long sur quarante-huit de large. Il bénéficiait de l'assistance d'un satellite de surveillance dont l'une des caméras était continuellement braquée sur la zone. À tout moment, un agent était à sa disposition pour l'informer de tout mouvement suspect. Il surligna de rouge les points qui pouvaient servir des activités clandestines : les rivières pour l'eau, les zones rocheuses pourvues d'anfractuosités qui pouvaient constituer des abris, la proximité de zones de culture ou celle de troupeaux de bétail... Il entoura les cinq cabanes de gardes forestiers qu'il allait utiliser pour dormir et déposer son matériel.

Il passerait dans ces forêts autant de temps que l'enquête demanderait pour être élucidée. Cela pouvait durer des mois. Généralement, les individus impliqués dans ce genre de crimes commettaient tôt ou tard des erreurs. Leurs dissimulations ne pouvaient pas perdurer sans montrer de failles. Cooper savait attendre. Il savait observer méthodiquement, avec la patience du

prédateur. La moindre trace de leur passage, le plus imperceptible signe de leur présence lui suffiraient pour fondre sur eux. Tous les agents spéciaux avaient en commun cet instinct qui ne se révélait que sur le terrain, dans les conditions bien particulières de *la chasse*.

En le voyant, rien ne laissait pourtant penser qu'Eliott Cooper ait pu porter en lui la moindre forme d'animalité. C'était un homme tout ce qu'il y avait de plus calme et discret au quotidien. Il était le voisin poli et serviable qui aidait la vieille dame à traverser et ne manquait jamais de saluer les habitants du quartier d'un sourire. L'instruction des services fédéraux incluait un package de bonne conduite et d'irréprochabilité sous tout rapport.

Bien qu'il fût proche de la quarantaine, il avait étrangement l'apparence d'un jeune homme. Les filles de St. Johns le surnommaient *Mr Cookies*, en référence à l'ancienne fabrique de biscuits de St. Lombard Street dans laquelle il avait aménagé son loft. La plupart des nanas du quartier auraient volontiers croqué dedans. D'autres filles trouvaient louche de le voir tout le temps seul, sans copine. Cooper était un beau mec. Brun, assez grand, mince. Un visage d'ange au regard sombre, orné d'un léger sourire en coin qui disait qu'il ne fallait pas lui raconter d'histoires. Toujours impeccable, très aimable, mais pas causant. Mystérieux. Il suscitait chez elles une curiosité teintée de méfiance. Mr Cookies était trop parfait pour être honnête.

Il ne fréquentait aucun établissement de nuit, hormis le supermarché du coin qui restait ouvert en continu. Il s'y approvisionnait de temps à autre en produits d'entretien, briques de lait et croquettes pour chat. On le voyait parfois glisser jusqu'à son van, un Pontiac Montana sport bleu nuit, pour prendre le large. Cooper était, selon l'expression, un gars qui ne faisait pas de vagues. Cela lui arrivait de converser formellement, et de façon tout à fait amicale, avec des riverains qui souhaitaient échanger avec lui. Mais s'il se prêtait au jeu des relations de voisinage, on devinait facilement que ce n'était pas sa tasse de thé. C'était un solitaire, de la plus irréductible des espèces. Entre ses missions, il occupait ses jours de repos en partant pêcher au lac Rimrock, situé au nord de

Portland. Il y restait souvent plusieurs jours, accompagné de Clarence qui, au comble du bonheur, avait ainsi l'occasion de se nourrir de poisson frais jusqu'à s'en faire éclater la panse.

Il aimait profondément la nature, la saveur simple et authentique du bonheur que lui procuraient ces moments. Il lui arrivait parfois d'exprimer ses pensées tout haut à l'attention de Clarence : « Tu vois, le chat, si tous les hommes étaient des chats comme toi, les choses seraient beaucoup plus simples sur notre bonne vieille planète... mais il n'y aurait pas autant de poissons dans les lacs, évidemment ». Récemment, il avait vécu une brève relation avec une fille du service médico-légal, Barbara, une nana sophistiquée, assez déjantée dans son genre. Elle était interne stagiaire. Ils s'étaient rencontrés pendant leurs heures de travail, autour d'un petit tas de viande posé sur une table d'autopsie – ce qu'il restait de l'une des victimes de Slash Williamson<sup>1</sup>. Ils avaient beaucoup ri et dîné sur place ; sushis, évidemment. Quelques jours plus tard, leur relation s'était dégradée : Cooper la faisait jouir, mais ne parvenait pas à la satisfaire intellectuellement après leurs ébats : elle était férue de philosophie sur l'oreiller et il n'était déjà pas très bavard avant de faire l'amour. Elle avait claqué la porte du loft un beau matin et n'avait plus donné signe de vie. Il l'avait appelée par curiosité quelques jours après. Elle lui avait répondu qu'elle en avait marre de son silence et que ses macchabées étaient de meilleure compagnie que lui.

\*

Il se barda de son sac à dos et se mit en route. Le ciel était encore chargé de nuages mais avec ce qu'il était tombé, il était très peu probable que la tempête pût revenir. Le sentier serpentait entre les arbres et disparaissait sous les souches d'arbres morts et les tapis de mousse. L'humidité ajoutait encore au froid mordant de l'aube.

---

<sup>1</sup> Un tueur en série dont la spécialité était d'utiliser un broyeur pour dissimuler les corps de ses victimes dans des boîtes de pâté pour chiens.

Le parfum des bois lui sautait aux narines au point de l'enivrer, et ce n'était pas pour lui déplaire.

Cooper était dans son élément. Il avait grandi dans les forêts. Il savait écouter et comprendre le langage des oiseaux et des bêtes. Il pouvait ressentir le flux de la vie organique à l'état brut, inaltéré par l'homme depuis l'aube des temps. Ici, aucune entrave à la prolifération des espèces, aucune limite véritable dans cette symbiose sociétale primitive. La vie, la mort, la justice, des notions inexistantes pour les habitants des lieux. On survivait... ou on mourait, et l'on ne se posait pas toutes ces questions que se pose l'homme.

Le sentier déboucha sur une grande clairière ombragée. Au centre de celle-ci se trouvait un abri en rondins. La lumière du jour passait difficilement à travers l'épaisse ramure des bois. Il sortit de sa poche une clé rouillée : un passe des services forestiers. La cabane était en bon état vu de l'extérieur, mais il préféra se faire un avis une fois la porte franchie. Il grimpa les marches en vieux sapin qui grincèrent sous son poids, introduisit la clé qui accrocha la serrure et parvint sans mal à déverrouiller la porte. Son regard balaya méthodiquement les vingt mètres carrés de la seule pièce de l'habitation. Visiblement, personne n'était venu ici depuis des mois à voir le réseau de toiles d'araignée qui couvrait les murs. Mais l'essentiel était là : du bois coupé, un poêle en fonte, une arrivée d'eau et une couche, rustique mais confortable.

Il laissa tomber son sac à dos et s'assit sur une chaise en bois. Ses épaules cuisaient après les quatre heures de marche qu'il venait de faire. Il resta assis quelques minutes, pensif.

Quelque part dans ces bois, ces enfants étaient peut-être encore en vie. Leurs ravisseurs les maintenaient enfermés, nourris, entretenus comme de jeunes plantes que l'on veut préserver de la flétrissure. Il ne pouvait s'empêcher de penser à eux. Le traumatisme d'un enlèvement restait irrémédiablement gravé dans la mémoire de la victime, à plus forte raison dans celle d'êtres aussi jeunes et vulnérables.

Cela lui rappela un cas sur lequel il avait planché pour ses examens à l'école de police fédérale : celui d'une petite fille de huit

ans, Erin Sullivan. L'enfant avait disparu lors d'une après-midi d'été au parc d'attractions de Santa Monica, pourtant accompagnée par sa nourrice. L'hypothèse de l'enlèvement était plus que probable, car aucun corps n'avait été retrouvé sur les digues qui entouraient le parc, situé en bord de mer. Après plus d'un an d'investigation, aucun indice trouvé, toutes les pistes possibles avaient été épuisées. L'enquête fut fermée. Quatorze années plus tard, le commissariat central de Los Angeles reçut un appel en urgence : plusieurs coups de feu avaient été entendus dans une rue d'un quartier résidentiel habituellement très calme. Lorsque les forces de police investirent la villa signalée par le témoin, ils trouvèrent, gisant sur le sol de la cuisine, le corps criblé de balles d'un homme âgé de cinquante-huit ans, baignant dans une mare de sang... Une jeune fille se tenait prostrée sous une table, un Automag 45 Smith & Wesson dans la main.

Cette femme de vingt-deux ans n'était autre qu'Erin Sullivan, enlevée quatorze ans plus tôt par l'homme qu'elle venait d'abattre. Les psychologues et les intervenants médicaux spécialisés mirent plus de deux semaines pour lui faire prononcer quelques mots seulement. Elle retomba ensuite dans le silence et se mura dans la réalité qu'elle s'était inventée pour tenir pendant toutes ces années de captivité. Le psychopathe qui l'avait enlevée avait pratiqué sur elle un lavage de cerveau à base de neuroleptiques et de séquestration intensive. Il avait réussi à lui faire croire qu'il était son père et que toutes les atrocités qu'il lui infligeait au quotidien étaient chose courante dans une famille. L'éclair de lucidité qu'avait connu Erin Sullivan au moment où elle s'était emparée de son arme pour le tuer n'avait pas duré plus de quelques secondes, selon les psychiatres. Pendant les vingt années qui suivirent, elle continua d'évoquer le souvenir de ce monstre avec des larmes de tristesse dans les yeux, jusqu'à ce qu'elle mît fin à ses jours, dans une chambre de l'hôpital psychiatrique de Rosemead, à Los Angeles.

Il se leva et alla remplir le poêle de billots de bois, moins pour se réchauffer que pour chasser la noirceur qui l'envahissait. Lorsque les sentiments prenaient le dessus, il se rappelait aussitôt que la haine et toutes les impulsions émotionnelles étaient des

obstacles à la lucidité. Sa réflexion devait être libre de tout obscurcissement. Il fallait maintenant agir vite, et bien. Plus les heures passaient et plus les chances de retrouver les enfants sains et saufs s'amenuisaient.

Sous le robinet d'eau glaciale qui crachotait bruyamment, il rinça une casserole pour y faire cuire du riz.

Une question ne l'avait pas quitté depuis son étude du dossier durant la nuit. Cette pensée l'avait suivi tout le long de son parcours, comme une ombre silencieuse.

Les Pearson avaient été retrouvés morts brûlés dans leur véhicule, et leur fils Timothy avait été enlevé par les auteurs de cette mise en scène. Mais aucun élément n'avait permis de déterminer les circonstances exactes de leur assassinat.

Leur mort était restée inexpiquée.

Les enquêteurs s'étaient concentrés sur la disparition de Timothy, car c'était la priorité. Timothy était la seule voie à suivre, la seule piste qui pouvait conduire aux autres enfants.

Il versa le riz dans la casserole qui glougloutait sur le feu et enleva son pull. Il alla entrouvrir l'une des deux lucarnes pour aérer la cabane des vapeurs d'eau. Il égoutta le riz, attrapa une poêle et y jeta les oignons qu'il venait de couper. Il cassa ensuite trois œufs puis les remua dans un bol. Il cuisinait machinalement, sans être là. La question de la mort des Pearson revenait sans cesse à l'assaut de son esprit.

Ce n'était pas son boulot d'y répondre. Sa mission était de retrouver les enfants, vivants si possible, et de mettre hors d'état de nuire les auteurs des enlèvements. Mais il y avait quelque chose d'autre dans cette question qui le travaillait anormalement. Il se connaissait parfaitement. Il savait qu'il ne trouverait pas le sommeil s'il n'y apportait pas de réponse.

Il mit de côté la poêle et l'omelette qui grésillait dedans, et alla prendre son téléphone cellulaire dans son sac à dos. Il balaya du doigt la liste de ses contacts professionnels et trouva rapidement celui qui était le plus à même de le renseigner. Il lança l'appel sécurisé.

— Salut, Cooper, ça fait une paye !

Son vieux pote Matt qui bossait au fichier central du FBI.

— Salut, Matt, tout va bien pour toi ?

— Tout va pour le mieux. Tu me dois vingt dollars sur le dernier match des Bears.

— Ha ha, tu perds pas le nord, plaisanta Cooper.

— Non, pour ça je suis une vraie boussole, mon pote.

— OK, c'est noté. Écoute, je t'appelle pour une affaire sérieuse. St. Marys, ça te dit quelque chose ?

— J'ai vu passer le dossier. Pennsylvanie, plusieurs enlèvements d'enfants. C'est moche, dit Matt.

— Vraiment glauque.

— Tu es sur l'affaire ?

— Oui.

— En quoi est-ce que je peux t'être utile, mon vieux ?

— Tu as toujours accès au fichier central ? lui demanda Cooper.

— Disons que je suis en mesure de répondre à beaucoup de questions sur beaucoup de sujets différents.

— Il y a un point que je voudrais éclaircir.

— Attends. J'ouvre le dossier... dit Matt en posant le combiné sur son bureau.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— Voilà. Je t'écoute, vide ton sac.

— L'affaire St. Marys se divise en cinq cas de disparition, dit Cooper. Va sur le dernier cas, en date du 27 septembre dernier.

— J'y suis. Timothy Pearson est déclaré disparu à 0 h 38 par nos services. Ses deux parents sont décédés dans l'accident qui est survenu aux environs de 22 h 30. Leur véhicule est sorti de la route et a percuté un arbre avant de s'enflammer, etc.

— Très bien, va sur le rapport d'autopsie des corps de Garrett et Kaitlyn Pearson rendu par l'équipe médico-légale.

— J'y suis. Où est-ce que tu veux en venir, Cooper ?

— Dis-moi mot pour mot ce qui est mentionné dans la conclusion de ce rapport, Matt.

— C'est juste un compte rendu technique, sans fioritures :

« L'état de calcination avancé des corps ne permet aucune analyse fiable. Taux d'incertitude estimé à 80 %. Les deux empreintes ADN ne sont plus lisibles, effacées par la combustion.

La cause de la mort ne peut être établie. Aucune contraction thoracique et aucune lésion pulmonaire ante-mortem, donc aucune asphyxie. L'arrêt cardiaque est survenu avant l'incendie du véhicule.

Hypothèse des causes probables de la mort des deux victimes : injection intraveineuse (ou ingestion forcée) d'un neurotoxique létal. Ici encore, la combustion rend impossible l'identification du neurotoxique. Sous réserve de validation, et en attente des pièces du dossier annexe classé 5d. »

— Un dossier annexe ? s'étonna Cooper.

— Oui, il semblerait que certaines pièces médico-légales aient été confiées à un autre service.

— Quel *autre service* ?!

— Impossible d'avoir l'info. Ce dossier est classé 5d. Tu sais ce que ça signifie ?

— Vaguement, lâcha Cooper.

— Qu'il faut une habilitation spéciale pour ouvrir ce type de fichier.

— Tu n'y as pas accès ?

— Seule une poignée de nos plus hauts responsables peut y accéder.

— Ce genre de restriction n'est pas couramment utilisé, il me semble ?

— Non, c'est extrêmement rare. Je n'en ai vu passer que quatre depuis que je bosse pour le Bureau. Qu'est-ce qui te travaille, Cooper ?

— J'ai la charge de cette enquête. J'aurais dû être informé de ces pièces avant leur passage au secret, voilà ce qui me travaille.

— Ce genre de procédure est prioritaire... dit Matt.

— Oui, c'est justement ce qui me pose problème.

— Quoi qu'il en soit, Cooper, notre conversation est entendue par le service interne. C'est un peu comme si tu avais officialisé le problème.

— Évidemment, mais je ne sais pas si ça m'aidera à obtenir des réponses, dit Cooper sans cacher son dépit.

— Pour ma part, je ne pourrai pas te renseigner plus que ça.

— OK. Je te recontacte, Matt. Je pense à tes vingt billets.

— Ça marche. À bientôt, Cooper. Je te tiens informé si j'ai du nouveau.

Il posa le téléphone sur la table et sortit sur le perron pour s'aérer. Les étoiles scintillaient dans le ciel limpide où se dessinaient encore quelques nuages retardataires. Le croissant de la lune naissante, tranchant comme la lame d'une faux, lui parut un sourire funeste. Il s'assit sur un vieux rocking-chair qui moisissait dans un coin et se laissa aller d'avant en arrière, doucement d'abord, pour s'assurer que le siège allait tenir le coup, puis en donnant progressivement de l'amplitude au mouvement. Il essayait de se relaxer mais n'y parvenait pas. Les pièces médico-légales qui avaient disparu dans un dossier 5d ultraconfidentiel lui tournaient dans la tête. Cooper était ordonné, méthodique ; commencer une mission sur des bases incomplètes le dérangeait dans son fonctionnement. Il prit une profonde inspiration et se contraignit à se laisser aller dans le balancement du fauteuil. Les services internes avaient certainement eu de bonnes raisons d'enclencher cette procédure. Le FBI était une mécanique parfaitement huilée, rien n'était laissé au hasard.

Mais au-delà de cela, l'intuition de quelque chose de profondément anormal dans cette enquête ne l'avait pas quitté depuis qu'il était arrivé à St. Marys. Maintenant qu'il était dans ces forêts, le sentiment qu'un mal obscur s'y dissimulait prenait peu à peu le dessus sur les questions techniques. La nature des faits, en elle-même, sortait des normes communes à ce genre d'affaires. En dehors du cadre d'une même famille, les cas d'enlèvements d'enfants en série se comptaient sur les doigts d'une main. Quel genre de monstre pouvait planifier les rapt de si jeunes êtres, et surtout : à quelles fins ?

Il se leva pour aller faire réchauffer son omelette et retourna la manger dehors. Les derniers nuages avaient filé au loin, laissant

apparaître dans la nuit toutes les constellations que l'espace pouvait offrir à la vue. Il consulta la météo qui prévoyait pour le lendemain un temps stable et une journée ensoleillée. Il termina son repas et alla se coucher. Une nuit de sommeil réparatrice était finalement tout ce dont il avait besoin.